

## PISTES D'EXPLOITATION

- Faire dessiner aux enfants la "grosse bête" telle qu'ils l'imaginent après avoir vu le film.
- Parler du sentiment de peur : qu'est-ce qui fait peur aux enfants à cet âge-là (dans la vie, mais aussi au cinéma) ? Que pensent-ils que les adultes (leurs parents par exemple), pour leur part, craignent ?
- Faire un parallèle avec la peur du loup, qui dévorait des êtres humains dans les campagnes jusqu'à une époque relativement peu éloignée, avec des exemples célèbres comme la "Bête du Gévaudan". Chercher des extraits de récits d'époque sur ce thème.
- Les villageois trouvent des "solutions" ensemble, par la discussion : une image de la démocratie pour prendre des décisions communes dans la cité. Étudier ce concept, venu de la Grèce antique et qui préside à la conception de nos lois, via un système représentatif.
- Utiliser la scène des arbres coupés pour fabriquer des pancartes pour élargir ce motif au gigantesque gaspillage des ressources frappant notre planète dans la réalité : recul des forêts (cf. l'Amazonie) et recyclage impératif de nombreuses matières, dont le papier et le carton.

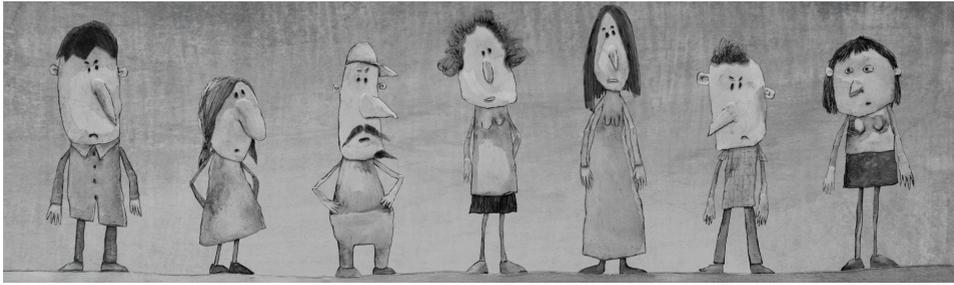
Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

## LA GROSSE BÊTE DE PIERRE-LUC GRANJON



6'20 / 2013 / France / Décadrés Production

Dans ce royaume on raconte qu'une Grosse Bête vient vous manger au moment où vous ne vous y attendez pas. Alors tous les moyens sont bons pour ne pas oublier, mais pourtant...



Depuis sa *Petite escapade* en 2001, Pierre-Luc Granjon est devenu l'une des figures de proue du cinéma d'animation dans l'Hexagone. Il a d'ailleurs travaillé sur plusieurs films sortis en salles pour le compte de la prestigieuse enseigne Folimage, autour des aventures de Mélie, Pougne, Boniface, Léon et leurs compagnons, entre 2007 et 2011. Ces productions étaient nettement destinées au jeune public (comme *Le loup blanc*, du reste, présenté en 2007 au festival de Brest, au sein du programme "Des contes et des couleurs" ou *L'enfant sans bouche*, également présenté à Brest), mais son dernier film, *La grosse bête*, premier court métrage d'une jeune société de production *Les Décadrés*, présente la faculté assez rare de pouvoir séduire les enfants tout en offrant différents niveaux de lecture aux adultes.

Le film commence à la manière traditionnelle des contes, situé dans un "royaume" et porté par un voix off savoureuse qui nous capte d'emblée (et qu'assure l'ancien membre de la troupe des Deschiens, Bruno Lochet) pour relater l'étrange coup du sort que subit une communauté que l'on ne nous définira pas davantage dans le temps, ni l'espace. Ces villageois aux physiques anguleux (avec de très longs nez !) sont à la merci d'une "grosse bête", donc, qui les dévore si jamais ils ne s'y attendent pas ou s'ils ont oublié son existence ! Le carton du titre l'annonce d'ailleurs de façon ironique, comportant deux exergues successives précisant "qui vient vous manger", puis "au moment où on ne s'y attend pas". L'emploi conjugué du "vous" et du "on" implique assez directement le spectateur : cette société lambda pourrait fort bien être la sienne ! La grosse bête est ainsi susceptible de représenter pas mal de choses qui existent réellement ou qui se rattachent à une certaine foi (un Dieu vengeur, par exemple). Un petit théâtre de la condition humaine est donc proposé à nos yeux – et la manière dont les mâchoires de la bête se referment sur une malheureuse proie suggèrent justement le baisser du rideau et les changements de décors des différents actes d'une pièce jouée sur scène. Celle de ce village vaut donc pour l'Homme en général, rien de moins !

Certes, une piste plus précise est suggérée lorsque les individus menacés décident de se rappeler en permanence la menace qui pèse sur eux par le biais de pancartes plutôt explicites. L'injonction "Ayez peur !" qui figure sur l'une d'elle rappelle frontalement le thème de l'insécurité qui a dans notre pays fait les choux gras des médias dominants et d'une bonne partie de la classe politique depuis de



nombreuses années (voir le contexte des élections présidentielles de 2002 et plus encore de 2007). Cette "bête" pourrait donc être métaphorique d'un fléau social, d'un matraquage façonnant les esprits et limitant l'initiative individuelle de penser autrement (ou sinon, on est mort !). Mais les pancartes sont au bout d'un temps sans effets – on s'habitue à tout – et des crieurs prennent le relais (l'image des médias évoqués précédemment ?), se passant le mot et cherchant à convaincre que "la peur est (une) alliée". Une fois encore, un certain reflet du réel est évident : les peurs sont multiples dans une société en crise (la peur du chômage, de la précarité soudaine, de la mondialisation, de l'ouverture des frontières, de la maladie, de la pollution, etc.) C'est donc une société devenue quasiment schizophrène que dépeint au bout du compte Granjon : s'ils relâchent leur garde, les individus qui la forment sont broyés – ou plutôt "boulottés", comme le dit la voix off. Ils doivent sans cesse penser au danger, à cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête. Et se résigner à accepter ce sort peu enviable, selon la dernière considération du film : "Depuis, on y pense tout le temps, c'est bien."

L'image d'un monde verrouillé apparaît en filigrane et le style graphique du dessin animé, adoptant le cachet tranchant des papiers découpés, traduit cette tension permanente, à travers des teintes grises et blanches et des traits acérés, a priori peu harmonieux, traduisant l'inquiétude et tranchant avec la rondeur des œuvres précédentes du réalisateur. Une progression dramatique en crescendo conduit les malheureux protagonistes à la fois à une soumission, un enfermement, une limitation tacitement acceptée de leurs libertés. On pense au fameux "La France a peur" lancé lors d'un JT resté célèbre par le présentateur Roger Gicquel, et repris non sans moquerie par le groupe Mickey 3D dans sa chanson du même titre : c'est bien tout un système huilé et étanche qu'observe avec acuité Pierre-Luc Granjon. Un système oppressif pour ceux qui en sont parties prenantes et qui le subissent. Il appartient directement aux jeunes générations de le remettre en question, sinon de le renverser.